

*La femme était en retard pour son entretien. D'aussi loin qu'elle se rappelait, elle avait toujours voulu travailler pour cette boîte. Elle n'était qu'une jeune fille qui jouait encore avec ses poupées qu'elle y rêvait déjà. Elle se précipita hors du taxi en larguant un billet de vingt dollars sur le siège passager. Le décompte pour piéton n'affichait plus qu'une seconde. Elle se mit à courir désespérément pour rejoindre l'autre rive de l'immense boulevard du centre-ville. Devant elle s'étendaient quatre voies direction est et quatre voies direction ouest, alors que la lumière devant elle, direction sud, était déjà passée au jaune. Les nombreuses voitures attendaient impatiemment de mettre les gaz. Alors que les moteurs commençaient à grogner avant le passage au vert, elle se précipita sans même regarder. Sa lumière passa au rouge. La leur, au vert. Tous les conducteurs l'avaient vu : tous, même le conducteur du camion de surgelés qui occupait l'avant-dernière voie. Tous soupiraient au vu de cette femme qui frôlait leur pare-chocs et qui leur faisait perdre ces quelques précieuses secondes. Elle passa devant la Toyota grise, la BMW marine et finalement, le camion de surgelés. Plus que deux grandes enjambées et la femme pourrait enfin rejoindre le trottoir. Mais la toute dernière voie lui était invisible, cachée derrière le grand cube blanc d'Aliments Gagné Inc. Elle ne voyait pas que cette voie était vide... Plus loin, un jeune conducteur avait aperçu l'opportunité. Il menait une volée de voitures qui avaient démarré leur élan à l'intersection précédente. Devant lui, un boulevard entier de voitures à l'arrêt, une lumière qui venait de passer au vert et une seule voie libre. Pourquoi ralentir quand l'accélérateur est si doux pour l'âme ? Il jeta un coup d'œil au-dessus de son épaule droite afin de vérifier son angle mort. Il braqua le volant et s'engagea dans la toute dernière voie sans ralentir. Comme un injuste coup du sort, comme s'ils étaient synchronisés à la perfection, la femme rencontra le pare-brise de la voiture sport noire. L'instant d'avant, la femme entendait un crissement de pneus.*

Je me réveille étrangement fraîche et dispose. Mes draps sentent bons : l'odeur du détergent est aussi soyeuse que celle du coton. La température du lit est parfaite. Le matelas est à la fois moelleux et ferme. Je me fais la réflexion qu'un réveil aussi tendre est rare. Aucune articulation lancinante ne m'afflige. Aucun muscle n'est endolori. Les chauds rayons du soleil levant caressent la couette et mon avant-bras. Alors que tous mes sens reviennent à moi, un parfum se glisse entre les plis de l'édredon et vient chatouiller mes narines : celle du pain fraîchement sorti du four. Mais où suis-je ?

Je m'assieds, jambes croisées, afin de faire le point. La fenêtre donne sur une plaine qui surplombe un immense lac. Son eau est cristalline et reflète une montagne dont le sommet est éternellement enneigé. Longeant les abords du lac, une allée de cerisiers en fleur teinte de rose et de blanc une vallée naturellement verdoyante. Un immense saule pleureur trempe timidement ses feuilles à la surface du lac. Sous l'arbre, un quai en bois est bordé d'un canoë et est parsemé de deux chaises longues. Menant au quai, un petit chemin de pierres rustique serpente entre les cèdres et les cyprès. Non loin, une maisonnette à trois murs en bois rond, à l'intérieur de laquelle se trouve un banc

en fer forgé, sert d'abri pour la lecture. Elle est située sous un grand chêne dont l'une des robustes branches rejoint presque le sol.

Rien de tout ça ne m'est familier. Même la chambre, joliment décorée de cadres en bois, d'une lampe suspendue couleur crème, de deux immenses plantes – un immense lys de la paix et un philodendron – et d'un tapis tissé, m'est totalement inconnue. Enfin, il me semble. Pourtant, rien ne me préoccupe. Comme si j'étais chez moi. Une tasse de thé encore fumante est posée sur la table de chevet. Je saisis l'anse en céramique gris foncé. Je hume les arômes subtils de rose et de bergamote de ce thé vert. Évidemment, c'est mon mélange préféré. Je ne sais même plus si je dois être surprise. Je me lève, les mains blotties contre la tasse. Je suis habillée d'un pyjama en coton couleur saumon d'une douceur inégalée. Je tire la porte en bois massif dont les détails et la poignée ont été visiblement sculptés à la main.

Je sors vers un couloir où trois autres portes et une fenêtre en forme d'hublot m'entourent. Les murs tronqués m'indiquent un toit triangulaire. La maison semble ancienne, mais très propre. Le revêtement des murs semble avoir été récupéré d'une grange et repeint en blanc. Au bout du couloir, un escalier est dominé par une grande fenêtre qui s'étend sur toute la largeur du mur. J'entends les tintements des poêlons qui proviennent du rez-de-chaussée. Je descends doucement les marches. Mes pas font craquer les marches. La voix tremblotante et nasillarde d'une vieille dame résonne jusqu'à mes oreilles : « Tu peux descendre, ma belle. N'aie pas peur. » Ai-je bien entendu ? J'aurais juré qu'il s'agissait de la voix de ma grand-mère. Elle est pourtant décédée il y a plus de dix ans. Mes plus beaux souvenirs, je les partageais avec cette magnifique dame. Sa présence avait toujours été d'un profond réconfort pour moi. Chaque dimanche, elle me cuisinait des œufs parfaitement assaisonnés, des saucisses juteuses, des pommes de terre rissolées croustillantes et des bines dont elle seule avait le secret. Je n'ai pourtant jamais aimé les bines. Les siennes avaient cependant ce petit quelque chose d'extrêmement apaisant, qui rappelle la charcuterie fumée et la sauce barbecue riche des côtes levées, mais aussi la chaleur et les essences d'un mijoté de légumes. J'ai tenté de retrouver la recette, que ce soit en les préparant chez moi ou en faisant la tournée des restaurants. Rien n'y faisait. Son secret avait disparu avec elle. Mais ça ne pouvait pas être elle, maintenant, qui cuisinait dans cette adorable petite maison.

Je rejoins le bas de l'escalier. Devant moi, la grande fenêtre, qui va à la rencontre du plancher, propose une vue magnifique sur la montagne. Derrière moi, le rez-de-chaussée. À droite, un petit salon avec un foyer en pierre, des meubles dignes des chalets les plus douillets du monde, une grande bibliothèque et des tablettes truffées de livres. À gauche, la salle à manger et la cuisine : un comptoir bordé de petites fenêtres d'époque et une grande table en érable au centre de la pièce. J'aperçois le dos voûté de la vieille dame. Elle porte une robe fleurie, comme celle que portait ma grand-mère. Un tablier pourpre est attaché autour de sa taille. Un repas encore fumant est disposé sur la table : œufs, miche de pain fraîchement tranchée, saucisses dodues et cubes de pommes de terres

aux fines herbes. La dame se retourne : elle tient un plat en grès rempli à ras bord de fines.

- Ne sois pas gênée, mon enfant. Assieds-toi.

- Mamie ?

- Bonjour, ma petite chérie.

- Mamie, c'est toi ?

- Évidemment que c'est moi, qui veux-tu que ce soit ?

- Mais...

- Allez, viens t'asseoir. On discutera en mangeant. Je ne veux pas que tu t'affames.

Ne sachant que dire, je me dirige vers la table, y dépose ma tasse de thé et m'assoie sur la chaise décorée au macramé.

- J'ai fait ton thé comme tu l'aimes. Il est bon ?

- Oh. Oui. Excellent, merci, réponds-je d'un air hébété.

Ma grand-maman s'approche de moi et dépose ses lèvres sur mon front et me tapote la tête comme elle avait l'habitude de le faire. Puis, elle va s'asseoir en face de moi. Elle me regarde avec insistance. Je ne sais plus où me mettre. Elle reprend la discussion :

- Alors, tu ne manges pas ?

- Excusez-moi...

- Oh, voyons. Depuis quand tu me vouvoies, toi ?

- Excuse moi, je ne sais pas trop quoi penser de tout ça.

- Mange donc, ça va t'éclaircir les idées. J'ai fait les fines que tu aimes tant. Je pensais que tu allais te jeter tête première dans le pot.

Je dois avouer qu'à force d'en parler et d'avoir ce festin devant moi, la faim se fait de plus en plus sentir. Curieuse, j'empoigne la cuillère en bois qui est déposée dans le plat de fines et me sert une portion. Je prends un petit ustensile en argent et je porte une petite portion du mets sirupeux à ma bouche. Les saveurs sucrées qui mêlent celles de volailles grillées, de légumes assaisonnés et de sauce boucanée recouvrent mes papilles et mon palais. J'avais attendu ce moment depuis plus de dix ans. Plus aucun doute possible. Il s'agit bel et bien de ma grand-mère. J'ai peine à retenir mes larmes. Ma mamie me sourit tendrement, puis elle chuchote : « Ça t'avait manqué, hein ? » Je ne comprends pas. Je n'arrive pas à parler. Trop de questions se bousculent dans mon esprit. Elle était morte. J'ai pleuré toutes les larmes de mon corps. J'étais aux funérailles. Jamais on ne pourra me faire croire que tout ça n'était qu'un rêve, ou pire, une supercherie. J'ai vu son corps inerte.

- Mamie, qu'est-ce qui se passe ? On est où ici ? C'est quoi cette maison ?

- Du calme, ma chérie. Tu ne te rappelles pas ? Regarde par la fenêtre. Tu ne reconnais pas ?

Je pose mon regard sur le décor enchanteur à l'extérieur. La rosée du matin s'évapore maintenant au contact des rayons matinaux. Une très mince brume donne un aspect fantasmagorique à ce lieu.

- C'est bizarre, mamie. Je ne reconnais rien de précis, même si l'impression de tout connaître.

- Regarde la montagne, ma belle. Tu ne reconnais pas la Suisse ?

Oui, je me rappelle de ce voyage en Suisse avec elle et mes parents. Ce paysage montagneux m'avait émerveillé. Dans mon souvenir, les montagnes étaient identiques. Ma grand-mère poursuit :

- Et le grand saule pleureur sous lequel tu as été embrassée pour la première fois.

- Mais, tu es au courant ?...

- Le lac, le quai et les balades en canoë avec ton père. La lecture sous le grand chêne. Ma maison.

- Ce n'est pas ta maison. Je m'en rappelle.

- Non, toi, tu te rappelles surtout de la deuxième maison. Mais quelque part dans ton esprit, tu gardes un souvenir beaucoup plus tendre de ma première maison : celle avant tes trois ans, alors que ma fille, ta mère, était encore avec ton père. Tu te rappelles ?

Les souvenirs se bousculent, mais tout me revient en tête.

- Oui, tu as raison, mamie. Mais tout ça, la Suisse, le saule, le lac, le chêne, la maison, ce sont tous des souvenirs complètement séparés. Rien n'était relié.

- Pour toi, ça l'est.

- Mais mamie, pourquoi je suis ici ?

- Je crois que tu sais, ma chérie.

Je ferme les yeux. Un souvenir violent me frappe. J'entends un crissement de pneus. J'aperçois du coin de l'œil une voiture sport noire. Mes jambes sont renversées par le pare-chocs. Mon bassin percute la calandre de plein fouet et ma tête vient s'écraser sur le pare-brise. J'entends mon cou se briser au milieu des fracas de verre. Le ciel s'assombrit. J'entends mon propre corps être projeté sur la chaussée et mes os se briser les uns après les autres.

J'ouvre les yeux. Le sourire de ma grand-mère vient m'apporter un baume chaleureux au cœur.

- Je suis morte ?

- Pas encore, ma chérie. Le grand repos, ce sera pour plus tard. Mais maintenant, tu as enfin trouvé la paix.

Face à son sourire, je ne peux m'empêcher de sourire aussi.

*La femme est décédée au moment de l'impact. Sa mort fut constatée sur les lieux par les ambulanciers. Le jeune homme, dont la voiture sport noire est emboutie et ensanglantée, est en état de choc. Il ne peut se sortir de la tête cette image de la femme étendue sur le bitume. Son corps était tordu, mais son visage était terriblement paisible.*